

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
" " " " six mois, 14 " " "  
" " " " un an, 25 " " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE-BULLIER et C<sup>ie</sup>, 30, rue de la Paquette.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul déposé pour la publication des annonces de MM. HAVAS-LAFITTE-BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 2 Novembre 1867

### BULLETIN.

La *Moniteur* ne parlait pas hier de l'entrée des troupes italiennes sur le territoire pontifical. La feuille officielle ne nous dit pas non plus ce qu'il faut penser de l'attitude du gouvernement italien; nous en sommes donc toujours réduits aux conjectures.

Ce silence est essentiellement préjudiciable aux intérêts publics; il favorise l'éclatement des bruits les plus invraisemblables; nous n'en voulons pour preuve que la nouvelle répandue depuis deux jours de la défaite d'un corps français par les garibaldiens. On lira plus loin une dépêche de Florence, publiée par le *Pays*, et qui semble confirmer cette nouvelle déplorable; nous ne la reproduisons naturellement que sous les plus expresses réserves, espérant que bientôt le gouvernement fera cesser l'anxiété générale.

On trouvera aussi plus loin le résumé des nouvelles que nous recevons par diverses voies; mais nous devons signaler à l'attention particulière de nos lecteurs, une dépêche publiée hier soir par les journaux belges. Elle est ainsi conçue :

Paris, 31 octobre.

L'Italie et la France interviendront de commun accord. Les opérations mixtes sont commencées. Le général de La Marmora a été envoyé en mission à Paris dans le but de préparer la révision de la convention de septembre.

Nous serions heureux de savoir ce qu'il faut entendre par « opérations mixtes ». S'agit-il de repousser Garibaldi et ses bandes? Alors le concours de l'Italie nous paraît bien suspect. Ou bien veut-on entrer à tout jamais la question romaine en laissant Victor-Emmanuel s'installer au Quirinal, tandis que Pie IX s'en irait se réfugier à Malte par exemple?

Nous ne savons, mais nous croyons que le Congrès qui prendrait cette décision, consacrerait la ruine de tout principe d'ordre et de liberté. Il n'y aurait plus

pour les peuples d'autre alternative que la révolution et l'anarchie ou la dictature des Césars, appuyée par les fusils Chassepot et les canons rayés.

J. REBOUX.

UNE DECLARATION DE GUERRE. — Sous ce titre la *Patrie* a publié mercredi soir un article qui a produit une grande sensation. Cette article commence ainsi :

« L'Italie avait à choisir entre la France et la révolution; — elle vient de se prononcer pour la révolution.

« Les dépêches de Florence nous annoncent que le roi Victor-Emmanuel, l'auteur de la proclamation d'il y a trois jours, a donné ordre à ses troupes d'entrer sur le territoire pontifical.

« Que signifie cette démonstration? Tout le monde répondra : C'est une déclaration de guerre à la France!

Ce n'est pas ici la réponse de tout le monde, car voici celle que le *Constitutionnel* publie ce matin solennellement en tête de ses colonnes, et, comme on va voir, avec le ton plus évidemment autorisé :

« La *Patrie* a publié, dans son numéro de ce soir, un article intitulé : *Une déclaration de guerre*, et destiné à produire une regrettable sensation, car rien n'autorise à croire que les complications actuelles amènent de pareilles extrémités. Ce journal a assumé ainsi une grande responsabilité qui lui appartient tout entière, et que le gouvernement n'entend partager à aucun degré.

« Le même journal, pour donner plus d'autorité à la thèse qu'il lui a plu de développer, fait suivre son article de l'entre fillet suivant :

« M. le marquis de Moustier et M. le maréchal Niel ont travaillé ce matin, à St. Cloud, avec l'empereur.

« Les deux ministres s'étaient rendus auprès de Sa Majesté, après la réception des nouvelles de Florence qu'on présentait dès hier soir.

« Ces assertions sont entièrement inexacts, car le ministre des affaires étrangères et celui de la guerre ne se sont pas vus hier matin. n'ont été à Saint-Cloud ni ensemble ni isolément, et n'ont pas travaillé avec l'empereur. — L. Boniface.

Les lignes suivantes de la *Patrie* ne sont pas démenties par le *Constitutionnel* : — J. Mahias.

« Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, qu'une protestation du

gouvernement français contre les résolutions prises par le gouvernement italien a été transmise à Florence par voie télégraphique. — J. Penel.

### Affaires d'Italie.

Nous lisons dans le *Moniteur du soir* :

« Le maréchal ministre de la guerre a reçu ce matin des nouvelles de M. le général de Failly, datées de Civitta-Vecchia, 30 octobre.

« Le général a débarqué dans ce port avec la 1<sup>re</sup> brigade de la division Dumont, le 29, à trois heures de l'après-midi.

« La brigade de Poter a pu être débarquée à son tour dans la soirée du 30.

« Le général Dumont a dû entrer à Rome le 31 avec sa 1<sup>re</sup> brigade.

« Garibaldi était à Monte-Rondo, 21 kilomètres de Rome, avec 5,000 hommes.

« Les communications télégraphiques par l'Italie sont rompues. La dépêche du général de Failly a été apportée à Nice par un bateau à vapeur. »

L'Agence Havas nous transmet les dépêches suivantes :

Florence, 31 octobre, 9 h. soir.

On lit dans la *Gazette officielle* :

« Nos troupes ont passé hier la frontière pontificale. La conscience, la dignité nationale et le devoir de sauvegarder les principes d'ordre et de liberté ont impérieusement conseillé cette résolution. La Convention du 15 septembre oblige au même degré les deux parties contractantes et leur impose à toutes deux les mêmes obligations.

« Le gouvernement du roi ne pouvait pas se dispenser d'exécuter de telles obligations et, par suite, à la confiance que le gouvernement français verra dans cette résolution la preuve des fermes et loyales intentions du gouvernement italien et son désir sincère de faire tout son possible pour applanir les difficultés.

« Le gouvernement impérial sait que partout où flotte le drapeau italien il y est une tutelle de l'ordre et de tous les grands principes. Les populations accueillent avec un enthousiasme qui ne peut pas être suspect nos troupes, lesquelles ne sont pas envoyées à des luttes civiles ni pour provoquer des malheurs déplorables, mais pour rendre hommage aux principes qui ont été l'origine de notre régénération et qui forment l'essence de notre tradition nationale.

« Les populations comprennent que la présence de nos troupes est une garantie pour l'observation de ces principes, et que, tandis que leurs droits et leur sûreté sont protégés, la question de leurs destinées reste à l'abri de tout préjudice. Nous avons la confiance que la résolution du gouvernement du roi persuadera à Garibaldi de ne pas s'obstiner à croître de graves difficultés; mais, au contraire, d'aider, par un sage conseil, à la pacification du pays et à la solution de la question romaine, qui par de tels moyens, trouverait une solution plus facile. »

Florence, 31 octobre, 9 h. 25 soir.

L'Italie dément la nouvelle publiée par la *Patrie*, annonçant que la mission du général de La Marmora à Paris ayant pour but de s'entendre sur les conditions d'une intervention commune dans les Etats pontificaux. L'Italie ajoute que rien de semblable n'a été proposé par le cabinet italien.

Suivant le même journal, le but de la mission du général de La Marmora serait de hâter la solution des difficultés actuelles qui ne peuvent pas se prolonger sans de grands inconvénients et de graves dangers.

Florence, 31 octobre, 11 h. 10 soir.

Le comité central de secours pour les blessés de l'insurrection a été dissous par ordre du gouvernement. Des papiers ont été saisis. Les comités dans les provinces ont été également dissous.

L'Opinion annonce que le conseil des ministres s'est réuni aujourd'hui pour délibérer sur la réponse à faire à la note française du 25 octobre, et pour conférer sur la question romaine.

Le même journal dit que les nouvelles de Rome manquent complètement aujourd'hui.

Le comte Boromeo est nommé secrétaire général du ministre de l'intérieur.

Le bruit qui s'était répandu de l'entrée à Rome de quelques compagnies de chasseurs de Vincennes n'est confirmé par aucune dépêche.

La ville d'Albano est actuellement occupée par 2,000 soldats pontificaux.

On croit qu'une rencontre de garibaldiens avec les soldats pontificaux a eu lieu près de Tivoli.

Les troupes italiennes avancent dans l'intérieur des Etats pontificaux; elles occuperont aussi la Comarque. Partout elles sont accueillies avec acclamation par les populations.

Les autorités pontificales ayant précédemment cessé leurs fonctions, les communes ont constitué des comités et un

gouvernement sous le nom de Victor-Emmanuel.

On assure que le gouvernement italien a envoyé auprès de Garibaldi un de ses amis pour le persuader de se retirer des Etats pontificaux.

Le général Bialdini est parti hier pour Terni.

Le bruit du débarquement de troupes françaises à Terracine n'est pas confirmé.

Florence, 1er novembre, 9 h. 30 mat.

Un télégramme de Passo-Correse, publiée par la *Nazione*, annonce que Garibaldi est retourné à Monte-Rotondo.

Le commandement des troupes d'occupation est confié définitivement au général Cialdini.

A la date des derniers avis, les Français étaient toujours à Civita-Vecchia.

Les troupes italiennes ont occupé plusieurs points du territoire pontifical.

On dément le bruit que le général Nicotera aurait été entouré par les pontificaux.

La population de Frosinone a procédé à une votation d'un plébiscite.

Le *Pays* publiait avant-hier la dépêche suivante qu'il nous donnait sous toutes réserves, « quoique, dit ce journal, elle présente certaines apparences de vérité » :

Florence, 31 octobre.

« Il est à peu près certain que le chemin de fer de Civita-Vecchia à Rome a été coupé avant l'arrivée des troupes françaises. Cette coupure a été opérée de gagner Rome par étapes. Ces étapes sont : Montelino, Rotaceto et Nettuno.

Tout cela explique pourquoi les troupes françaises sont arrivées si tard dans les environs de Rome.

D'un autre côté, Garibaldi ayant eu vent qu'une simple portion, 3,000 hommes environ de troupes françaises marchait sur Rome, s'est porté par Milansetta au-devant des Français pour les arrêter.

Le dictateur a environné 6,000 hommes, et les bruits couraient d'un combat acharné qui se serait livré entre les Garibaldiens et les Français.

On parle de l'entrée de Garibaldi à Rome, avant ce combat et après la prise de Monte-Rotondo, et on ajoute que le Pape et la garnison se sont réfugiés au fort Saint-Angelo.

Nous ne croyons pas un mot de ces nouvelles.

Seulement, il est certain que les différentes garnisons pontificales se sont repliées sur Rome, à l'exception de la 1<sup>re</sup>

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX, DU 3 NOVEMBRE 1867.

14

## MADELEINE

la pêcheuse de coques.

(Suite — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 1<sup>er</sup> novembre).

Pendant les années de cette sorte de veuvage, Madeleine se livra presque uniquement aux soins qu'exigeait la santé de son frère. Des lettres aussi fréquentes que possible, en raison de la distance énorme qui séparait le ménage, venaient de temps à autre adoucir ces chagrins. Dans une de ces lettres, plus longue et plus affectueuse que les précédentes, Julien lui annonçait que l'affaire dont il attendait les résultats les plus brillants touchait à sa conclusion, et qu'il ne lui écrivait plus qu'une seule fois pour lui annoncer son retour. Il ajoutait que, loin de lui reprocher une absence dont le but offrait de si grands avantages, Madeleine serait heureuse de recevoir un véritable nabab, frère de tout devoir à son industrie.

Madeleine s'émut à la douce perspective de revoir bientôt celui qu'elle aimait, et resta presque froide sous l'attente de cette énorme excédant de fortune qu'elle n'avait pas désiré, et dont plus d'une fois, dans son abandon, elle avait maudit le projet.

Au moins, se disait la millionnaire madame Prat, ces biens, si disproportionnés avec notre première condition, ne nous sont confiés que pour être versés sur les infortunes!

Enfin, la dernière lettre annoncée lui arriva, et ce fut avec un frisson de joie qu'elle en rompit le cachet.

Pendant les deux mois qui suivirent l'annonce de son retour, Julien avait trouvé l'occasion d'envoyer de ses nouvelles à sa femme. La traversée, lui manquait-il, se faisait sous les conditions les plus heureuses; ils avaient quitté les murs des Indes et naviguaient en plein océan Atlantique. Madeleine ne se possédait plus dans une attente dont un prochain bonheur aiguillonnait l'impatience.

Un jour, comme elle venait de rentrer, assez fatiguée d'une longue course faite dans l'intention de ménager à Julien quelques surprises, on lui annonça l'ami le plus intime de son mari, capitaine d'un brick récemment arrivé au Havre, et qui était porteur de nouvelles plus satisfaisantes encore. Il avait rencontré Julien

au moment où son bâtiment relâchait à Madère pour y prendre de l'eau.

Je ne le précède que de peu de jours, selon toute probabilité, dit le marin, qui fut obligé de subir un véritable interrogatoire de la part de madame Julien Prat.

Effectivement, une semaine après cette visite, Madeleine fut avertie qu'un navire venait d'être signalé, et qu'il ne tarderait point à rentrer au port. Une heure après, le bâtiment abordait, paraissait avoir bien éprouvé des avaries; mais le pavillon blanc et bleu de Julien flottait joyeux dans les airs.

A cette douce apparition, le cœur de Madeleine se gonfla de bonheur; impatiente, elle voulait monter à bord avant même que le navire fût amarré dans le bassin. Au moment où madame Prat fut aperçue du capitaine, celui-ci descendit précipitamment. s'approcha d'elle avec embarras, et, la consternation sur le visage, il lui dit :

— Madame, M. Prat n'est point sur le bâtiment!

— Où est-il, s'écria-t-elle? Est-ce encore l'appât de la fortune qui le retient ailleurs?

— Venez, chez vous, madame, j'aurai l'honneur de vous l'apprendre.

Il lui offrit son bras, dont elle se saisit d'une main crispée et la terreur dans les yeux. Pendant le court trajet qu'ils avaient

à parcourir, le capitaine garda un silence qu'elle n'osa ni interrompre ni interpréter. Arrivés chez elle, madame Prat fit signe au marin de s'asseoir; puis, le regardant avec une fixité pénétrante, elle lui dit d'une voix étouffée :

— Eh bien! monsieur?...

— Madame!...

— Il n'est pas mort, n'est-ce pas? J'ai vu flotter son pavillon!

— Mon Dieu, madame...

— Non? assurément non?... mais en grâce où est-il? Il est malade peut-être?

— Je ne sais... je n'ose!... balbutia le jeune homme. J'ai de tristes choses à vous apprendre.

— Oh! ne me cachez rien, monsieur! reprit-elle avec un sourire d'insensée et une agitation convulsive.

— Ah! quelle pâleur!... madame, si vous ne rassemblez pas toutes vos forces, je serai contraint de me taire.

— Non pas, monsieur, non pas, dit-elle d'un ton impérieux; et, se dressant comme un spectre, elle marcha vers le marin.

— Vous n'avez pas le droit de me cacher la vérité quelle qu'elle soit!...

En prononçant ces mots qui ne laissaient rien à répliquer, une sueur froide inonda son front décoloré. Le capitaine, interdit, effrayé de l'état de cette jeune femme, se taisait.

— Allons, monsieur, je vous attends! — Et ses dents s'entrechoquaient les unes contre les autres : — Je veux tout savoir! Je sais tout peut-être!... Comment cela serait-il arrivé?...

Pais, joignant les mains avec une expression déchirante :

— Au nom du ciel! Ses derniers moments!... J'ai besoin de les graver ici, ajouta-t-elle en portant la main sur son cœur.

— Pauvre femme!... vous le voulez... j'obéis. Hélas! madame, vous avez vu que notre traversée était des plus heureuses? Tout à coup, une terrible tempête nous accueillit...

— Continuez!...

— Votre mari!...

— Eh bien!... et se rapprochant de plus en plus du narrateur : continuez donc!

— Je disais... votre mari... Son portefeuille!...

— Oh! achevez!...

— C'est que le...

— Eh bien!

— Le malheureux portefeuille lui échappa, tombe à la mer!... M. Prat y précipita, malgré nos efforts pour le retenir.

M<sup>me</sup> la comtesse DE LA TOUR-DE-PIN.

(La suite au prochain numéro.)